

Les ânes d'Ouchy : [suite]

Autor(en): **Dumur, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 25

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211360>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

et sur un pâturage, cette autre, d'un français un peu vague : « Fermez le clédar, à défaut de 3 fr. d'amende. » Avez-vous peut-être remarqué aussi combien souvent les peintres de nos petites localités renversent sans dessus dessous la lettre N ? On peut lire, en effet ici ou là : DÉBIT DE PAIN, ou X... FORGERON (c'est-à-dire avec les deux N finales renversées).

Les journaux : Depuis la guerre, tous les communiqués parlent des attaques qui « se déclanchent » ; or, le dictionnaire exige « déclenchent ». — Un éminent correspondant de nos grands quotidiens écrit régulièrement : *entr'autres* au lieu de *entre autres*. — Il y a quelques jours, un chroniqueur militaire annonçait dans un de nos journaux « conséquents » (soyons Vaudois !) que : les Français avaient occupé le *python* du H... ; que viennent faire ici, au lieu de « piton », un serpent boa ou un homme d'Etat fibrogeois ?

Le même journal a imprimé trois jours de suite cet hiver et en belles majuscules, qu'au théâtre on jouerait l'*Écantail* ; auparavant, j'y avais noté une convocation de la « Société d'étude des voies navigables » ! — Je ne signale que pour mémoire les innombrables annonces concernant : compôte, choucroûte, châteaux, bateaux, crème, etc., avec abondance de circonflexes inutiles.

A propos de l'expression : « en bicyclette », savez-vous que M. Emile Faguet l'admet et l'assimile à : en voiture, en auto, en train, tandis qu'il propose : à pied, à cheval, à âne, etc., comme appartenant à une autre catégorie de locutions.

Vous parlez aussi de : narcisse, chrysanthème, etc. Vous savez également que le public dit couramment : un poutre, un offre, un poire, comme une ouvrage, une reproche, une ongle, une argent, une serpent, une dimanche (influence du patois ?)

Les fautes d'auteur me remettent en mémoire Flaubert, qui, dans Salammbô a écrit : « ... ses côtes saillaient sous sa peau tendue » au lieu de saillaient ; et Diderot, qui parle dans ses « Regrets sur ma vieille robe de chambre » de « haillons qui *vêlissent* à demi » ; on dit : vêtent. Diderot pourrait être excusé par le fait que de plus célèbre que lui ont commis cette même faute : Delille, Montesquieu, Voltaire, etc.

Dans le « Supplément » à l'*Histoire de la Littérature française*, de Ch. Cottier, on peut lire au bas de la page 457 la même faute que vous signalez au sujet de « prévaloir » ; voici les termes : « ... il ne semble pas qu'aucune tendance *précaille*, ni qu'on puisse prévoir... » etc.

Une personne extrêmement distinguée a écorché, voici quelque temps, mes oreilles de maître de français d'un magnifique : « ... j'attendais que vous *buvassiez* votre verre ! » Ces malheureux verbes irréguliers jouent de ces tours-là ! Votre article fait penser aussi à la foule bigarrée et innombrable de barbarismes, locutions vicieuses dont nous — nous, braves Vaudois — émaillons notre langage vague, imprécis et pesant comme les êtres (ou la plupart) qui le parlent.

Par malheur, ce serait tout un chapitre à traiter et le docte M. Prud'homme nous a remis à l'ordre il y a déjà longtemps !

Nous avons parlé orthographe : voulez-vous, en terminant, me permettre de vous signaler (sans malice) que notre vieil ami *Conteur* en laisse passer aussi ; pas plus tard que samedi, en deuxième page, deuxième colonne, à la hauteur de votre signature, on lit un intempestif : *Quand à...*

Pardonnez-moi... j'ai l'habitude de corriger les cahiers !

L. MD.,
maître au Collège.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

IV

Ah ! c'est que cette page 11, lue et relue un si grand nombre de fois, contenait le narré du sublime dévouement de Winkelried : « Je veux mourir pour la patrie ; ayez soin de ma femme et de mes enfants ; suivez-moi ! » s'écriait le héros... A ces mots, le petit Louis s'arrêtait court ; l'émotion lui coupait le souffle.

Jenny Perrin, la fille, suspendait son travail et relevait la tête :

— Quel beau garçon que ce Louis Bernard !

Un jour le tambour retentit dans les rues de Lausanne. Toutes les troupes étaient mises de piquet. Déjà deux bataillons vaudois étaient en route pour la frontière. La patrie suisse était menacée ! — Les royalistes de Neuchâtel relevaient la tête. Le sang, disait-on, avait coulé.

Louis ne comprenait peut-être pas bien tous les détails de la question, mais il sentait que s'il fallait se battre, il se battrait aussi. Il saurait défendre sa bonne mère. Heureusement, on n'en était pas encore là. Louis continuait à conduire ses ânes ; mais lorsque la neige fouettait son visage, que la bise soufflait entre les branches des arbres dépouillés, il s'imaginait parfois être au fort de la bataille. Son sang alors bouillonnait dans ses veines. A cheval sur la Grise, dont il serrait des deux genoux les maigres flancs, il brandissait son fouet. Ah ! si c'eût été un sabre !

Louis chantait de sa voix claire :

Au bord du Rhin la liberté m'appelle,
Au bord du Rhin, au bord du Rhin !

Mais tout fut moins grave qu'on ne l'avait d'abord imaginé. Les esprits se calmèrent, le printemps vint.

Et les quinze bourriques, d'un pas grave, mesuré, tête baissée et l'échine creuse, gravissaient la montée d'Ouchy.

Un soir cependant, il y eut une variante. Au moment où Louis Bernard remplissait les sacs, s'apprêtant à faire pour la dixième fois la course si connue, il releva tout à coup la tête : c'était M. Marlet qui, d'une des fenêtres de la pinte, lui faisait signe de s'approcher.

— Louis, petit Louis !

Le général laissa là sa pelle et ses bêtes et courut à cet appel.

— Qu'y a-t-il ?

— Pour aujourd'hui, tu as gagné ton pain. Abreuve mes frères et conduis-les à l'écurie.

Cela dit, maître Marlet referma la fenêtre, lorsque paraissant se rappeler quelque chose.

— Eh ! dis donc, fit-il, en s'adressant à son domestique, qui, tout joyeux d'avoir terminé sa journée plus tôt que de coutume, s'éloignait à toutes jambes ; j'oubliais l'important.

— Quoi ?

— C'est aujourd'hui que ma nièce par alliance arrive de Berne. La pauvre âme, on dit qu'elle ne sait pas gazouiller un seul mot de français ; va-t-elle être *époulaillée* ! Prends Cocotte et monte à Lausanne la chercher à la poste de six heures.

— Sa nièce ! quelle nièce ? marmotta Louis de mauvaise humeur. Une Allemande à ce qu'il dit. Tant pis pour elle ! Je croyais avoir fini, mais voilà qu'il faut recommencer. Maudits Bernois ! Ce disant, Louis alla panser ses ânes. On m'a rapporté que pour la première fois il les injuria, et finit même par les battre ; mais je ne saurais le croire. A cinq heures il bâta Cocotte, une belle ânesse réservée pour la selle, puis il partit.

La nuit commençait à tomber lorsqu'il arriva à Lausanne, mais la diligence n'était pas encore là. Il pleuvait, et, quoiqu'on fût au mois de mars, Louis fut bientôt obligé de battre des talons et de se souffler dans les doigts, tandis que Cocotte, attachée par la bride sous l'avant-toit, machonnait du bout des dents quelques brins de mauvais foin tombés là par hasard.

Enfin les pavés de St-François résonnèrent bruyamment, et à l'angle de l'église apparurent bientôt les deux grosses lanternes. C'était en effet la diligence de Berne-Moudon. Louis se plaça près de la portière pour voir sortir les voyageurs.

Avaient-ils l'air fatigués et endormis ! quelles drôles de mines ! Et cet Anglais avec sa casquette pointue, ses favoris et ses longues dents : *Il vólait savoir si, dans ovne demi-heure, il póvait descendre à Payerne* ! Oui, mon bon, à l'instant ! Et puis voici une grosse dame chargée de cartons, de paquets, d'un mari et de deux petits enfants... quel bagage ! Voici encore un vieux monsieur, un curé, c'était tout ; et la nièce ? Louis regarda dans les coins de la voiture, dessus, dessous, rien ; il pensa qu'il devait s'adresser au conducteur.

— Une jeune Bernoise, dites-vous, répondit celui-ci... ah ! oui, elle était dans la rotonde, tenez, là voilà. Il avait raison. Ce devait bien être elle ; grâce au costume, on ne pouvait s'y méprendre. Louis ouvrait de grands yeux ; certes, il ne s'attendait pas à trouver si charmante fille.

— Mademoiselle, dit-il en s'avancant d'un air gauche, mille excuses de ne pas vous avoir aperçue tout d'abord, c'est votre oncle qui m'envoie avec Cocotte. Il se tut, mais la jeune Bernoise ne répondait rien ; elle contemplait son interlocuteur d'un air presque craintif, en s'effaçant de plus en plus dans l'ombre que formait la muraille.

— *I ha nit Welsch*, murmura-t-elle enfin, si bas, si bas qu'on put à peine l'entendre, et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux. Louis s'en aperçut :

— N'ayez crainte, dit-il, ce n'est pas du mal qu'on vous veut, bien au contraire ; je voudrais seulement vous aider à monter sur le dos de Cocotte.

Tout en parlant, il avait saisi la main de la jeune fille, une main bien douce et bien fine, cherchant à l'entraîner sur l'âne qui continuait à gruger son foin. Mais cette fois Rœseli eut peur, elle ne put retenir ses larmes qui descendirent quatre à quatre sur ses joues fraîches. Que voulez-vous ? Rœseli n'avait guère que quinze ans, elle n'était jamais sortie de son village ; tout ce qu'elle avait vu pendant un long jour de route était nouveau, et depuis le moment où son père l'avait quittée après l'avoir fait monter dans la diligence, elle n'avait songé qu'aux mauvaises rencontres qu'elle pourrait faire ; son imagination avait trotté ; elle se croyait sans doute en présence de quelqu'un de ces industriels de grandes villes dont monsieur le régent racontait de si épouvantables choses. Pauvre fille ! M'est avis que son père était un mal appris. Ce n'est pas de cette façon là qu'on fait voyager les jeunes, sur un véhicule, sans plus s'en inquiéter que si c'était un paquet.

Le petit Louis était au désespoir ; il allait vers sa bête, revenait vers Rœseli, gesticulait. On aurait dû le comprendre, pensait-il, eh bien, non ; tout était inutile. Enfin il s'avisait d'un moyen auquel il aurait dû penser dès l'abord. Il eut de nouveau recours au conducteur. Celui-ci laissa là fort obligeamment sacs de lettres, cartons, colis, et vint faire l'interprète.

Heureux conducteur ! Rœseli sembla renaître en entendant les sons si chéris de la langue maternelle, elle sourit, essuya ses larmes, mais jamais elle ne voulut monter sur Cocotte. L'ingénue voyait un âne pour la première fois, ce qui n'est guère étonnant, car l'espèce n'en est pas commune partout. Elle préférait aller à pied. Louis eut beau donner de petits coups d'amitié à sa bête en répétant à plusieurs reprises :

— *Gut*, elle n'est pas méchante, Cocotte, *gut*, *gut*... rien n'y fit. Il fallut suivre l'idée de la jeune fille. On se mit donc en route du côté d'Ouchy, Louis tenant l'âne par la bride, et Rœseli marchant à deux pas de distance ; mais il faisait complètement nuit, et les gouttes commençaient à tomber serrées et froides. Louis se félicita d'avoir pris un parapluie ; il l'offrit, déclarant que pour lui-même il n'en avait pas besoin ; il était bien vêtu et ses habits ne craignaient pas l'eau du ciel. De tout ceci, sa compagne ne comprit pas un mot, mais elle vit le geste.

— *Danke viel mal*, dit-elle avec un délicieux sourire, et ouvrant le riflard elle se rapprocha de lui pour le couvrir aussi.

(A suivre.)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Co.